

**SOPHIE LANDRIN  
GUILLAUME DELACROIX**

**DANS LA TÊTE DE  
NARENDRA  
MODI**



**ESSAI**

*SOLIN/ACTES SUD*



DANS LA TÊTE DE NARENDRA MODI

Ouvrage publié sous la direction de  
Michel Parfenov

© Actes Sud, 2024  
ISBN 978-2-330-18782-8

Sophie Landrin  
Guillaume Delacroix  
DANS LA TÊTE DE  
NARENDRA MODI

essai

Solin  
*ACTES SUD*

*À Claire.*

*À Hugo.*

*Ô mon âme consacre-toi aux pieds de lotus  
de l'Indestructible.*

*Tout ce que tu vois entre ciel et terre, tout  
cela sera anéanti ;*

*Pèlerinages, vœux, discours philosophiques,  
séjour à Bénarès,  
tout cela est inutile.*

*Ne t'enorgueillis point de ce corps qui  
retournera à la terre.*

*Ce monde est un jeu d'oiseaux : dès la tom-  
bée de la nuit, il cesse.*

*À quoi bon s'habiller comme un dévot  
et abandonner son foyer pour devenir  
renonçant ?*

MIRABAÎ (1498-1546)

*Les principaux thèmes et mouvements idéologiques évoqués dans l'ouvrage sont regroupés dans un glossaire en fin de volume.*

## INTRODUCTION

### LE TEMPLE DE RAMA

Il porte une *kurta* couleur or, une longue tunique taillée dans l'une des plus belles étoffes de l'Inde, ceinte d'une écharpe safran, symbole des nationalistes hindous. Il a laissé pousser sa barbe blanche et ses cheveux, à la manière d'un gourou. Toutes les télévisions que compte le pays se sont déplacées à Ayodhya pour retransmettre en direct l'événement. Narendra Damodardas Modi, chef du gouvernement de l'Inde, va présider le Bhoomi Pujan, la cérémonie de pose de la première pierre du très controversé temple de Rama, au cours d'un long rituel religieux.

La cité sainte de l'Uttar Pradesh trempe ses pieds dans le fleuve Sarayu, un affluent du Gange, dans lequel les hindous se plongent au début du printemps pour célébrer l'anniversaire de la naissance du dieu-roi Rama. Pour les croyants de la région, elle est l'équivalent de ce que La Mecque est aux musulmans, l'un des sept lieux saints de l'hindouisme.

À la gauche de Modi, safran des pieds à la tête, Yogi Adityanath, moine fondamentaliste, chef du

gouvernement de l'Uttar Pradesh, homme politique le plus redouté du sous-continent, ouvertement islamophobe, à qui l'on prédit une grande destinée. À côté, en tunique safran lui aussi, Mohan Bhagwat. Il préside le RSS, le Rashtriya Swayamsevak Sangh, l'Association des volontaires de la nation fondée en 1925 pour asseoir la domination des hindous sur la nation indienne. C'est l'organisation la plus puissante de l'Inde, la matrice de la galaxie nationaliste hindoue, l'incarnation de l'extrême droite indienne.

Modi, la bouche et le nez dissimulés par un masque blanc anti-Covid, est assis en tailleur sous une tente, entouré d'une dizaine de prêtres, des pandits. Au milieu, un trou dans le sol est recouvert d'un linge blanc orné de la svastika, la croix gammée porte-bonheur des bouddhistes et des hindous.

La première pierre du temple est dévoilée. Modi se recueille, les mains jointes, bercé par les mantras psalmodiés au micro. Il se laisse ordonner les gestes liturgiques, s'agenouille et se prosterne. Jamais avant lui, un Premier ministre indien ne s'était adonné à un tel mélange des genres.

L'événement qui se déroule à Ayodhya le 5 août 2020 est l'acte politique le plus important depuis son accession au pouvoir, en mai 2014. La cérémonie symbolise à elle seule la présumée "nouvelle Inde", le passage d'une "démocratie séculariste", ainsi qu'il est écrit dans le préambule de la Constitution, à une théocratie.

Narendra Modi fait sauter les dernières barrières qui séparent le politique du religieux. Il est à la fois le chef du gouvernement et le gourou suprême. Il accomplit le vœu des nationalistes hindous, sa famille : reconstruire le temple de Rama, en lieu et place d'une ancienne mosquée. L'inauguration a été promise pour 2024, juste avant les élections générales, par le ministre de l'Intérieur Amit Shah, son plus proche allié. Le parti au pouvoir en fait son arme électorale absolue. La construction du nouveau temple, porté par plus de deux cents colonnes réparties sur deux niveaux pour lui faire "toucher le ciel", vise à "sauver le monde des chrétiens, des musulmans et des communistes qui veulent tous se nourrir sur le dos des hindous", estimait Triloki Nath Pandey, l'homme qui dirigeait le Vishva Hindu Parishad (VHP), le "Conseil hindou mondial" chargé des travaux<sup>1</sup>. Le temple serait la réparation de "l'humiliation" subie par les hindous sous l'Empire musulman moghol, la guérison d'une "blesse civilisationnelle". Une interprétation contestée par la grande majorité des historiens mais qui permet de justifier la ségrégation des musulmans et l'effacement de l'islam de la sphère publique.

"Toute l'Inde est en fête aujourd'hui, se félicite Narendra Modi. Une histoire d'or a été écrite. Cette journée restera gravée dans la mémoire de chaque Indien (...). L'attente des siècles est terminée." Le Premier ministre assure que le futur édifice illustrera "l'heureux dénouement d'un conflit séculaire"

---

1. Entretien avec les auteurs. Décédé en septembre 2021.

et forgera un instrument pour “unir” les Indiens. L’histoire, au contraire, a montré combien la question du temple de Rama a divisé, exacerbé les violences, devenant un mobile pour creuser les lignes de fracture entre les religions, polariser le pays, mobiliser les hindous, majoritaires en Inde, autour d’ennemis communs, les musulmans.

Ayodhya est inscrite en lettres de sang dans la mémoire collective. À l’endroit précis où Narendra Modi pose la première pierre se dressait depuis le xvi<sup>e</sup> siècle la mosquée de Babur, fondateur de l’Empire moghol qui s’étendra sur une partie de l’Asie centrale et l’ensemble du sous-continent indien, de 1526 jusqu’à l’intégration à la couronne britannique en 1858. Depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle, les nationalistes hindous réclamaient la restitution du site, prétendant que la mosquée avait été construite sur les ruines d’un temple dédié à Rama, personnage historique natif d’Ayodhya. Les archéologues n’en ont jamais trouvé la trace. Rama, dont l’épopée est relatée par le récit mythologique du *Ramayana* écrit au début de l’ère chrétienne, est vénéré comme une divinité depuis qu’au Moyen Âge il a été assimilé à un avatar de Vishnu, l’un des trois personnages de la grande trinité hindoue, avec Brahma et Shiva. Il est le symbole de celui qui gère les conflits et apporte la paix et le bonheur.

En 1992, une foule d’extrémistes hindous a pris d’assaut la mosquée et l’a détruite à coups de pioche et de marteau. Se sont ensuivies une escalade de violences inouïes qui a fait près de deux mille victimes,

majoritairement musulmanes, puis une longue bataille judiciaire conclue le 9 novembre 2019 en faveur des hindous. La Cour suprême, plus haute juridiction du pays, a autorisé l'édification d'un temple au milieu de la prairie de vingt-sept hectares arpentée nuit et jour, depuis bientôt trois décennies, par mille cinq cents policiers et paramilitaires des commandos d'élite. Une terrible défaite pour les deux cents millions de musulmans que compte l'Inde. Et la confirmation de leur extrême marginalisation.

Dans les rues d'Ayodhya, des haut-parleurs hurlent en continu des louanges à Hanuman. En volant dans les airs, le dieu-singe aurait aidé Rama à revenir à Ayodhya, après que ce dernier eut délivré son épouse Sita des griffes du démon Ravana. La ville en fête les aurait accueillis en allumant des milliers de bougies. C'est ce jour glorieux que les Indiens célèbrent chaque année à l'automne sous le nom de Divali, la fête des Lumières.

Ce 5 août 2020, le chef du gouvernement ne pose pas seulement la première pierre d'un temple. Il fait beaucoup plus. Il porte sur les fonts baptismaux un État hindou et enterre le sécularisme voulu par les pères fondateurs de l'Inde indépendante, Nehru, Gandhi, Ambedkar. Cet idéal d'une nation multi-confessionnelle promis à tous les Indiens, qu'ils soient hindous, musulmans, chrétiens, jaïns, sikhs, bouddhistes, parsis ou juifs, se retrouve réduit en poussière, comme la mosquée de Babur. L'Inde n'est plus cette nation forte de sa diversité, elle se définit désormais par son majoritarisme.

“Le dieu Rama n’est plus un dieu, mais un symbole du nationalisme hindou. Tous les Indiens qui appartiennent aux minorités religieuses ou qui sont opposés à cette vision n’ont plus voix au chapitre”, analyse le journaliste Nilanjan Mukhopadhyay, auteur d’un ouvrage sur la démolition de la mosquée d’Ayodhya<sup>1</sup>, ainsi que d’une biographie de référence sur Modi<sup>2</sup>. Pour ce spécialiste du nationalisme hindou, la bataille du temple de Rama a permis au BJP (le Bharatiya Janata Party, “Parti du peuple indien”) de passer du statut de parti politique marginal à celui de force dominante, en imposant l’idéologie nationaliste. Plusieurs personnalités au pouvoir l’ont dit publiquement : “Modi est le nouveau Rama.”

Ayodhya est le prélude à d’autres cérémonies religieuses grandioses et cathodiques. Dans la ville sainte de Varanasi, autrefois appelée Bénarès, la circonscription dont il est député, Narendra Modi inaugure le 13 décembre 2021 un vaste ensemble architectural, un corridor menant les pèlerins hindous du temple vénéré de Kashi Vishwanath jusqu’au Gange. L’homme fort de l’Inde a le front barré du *tripundra*, les trois lignes horizontales du dieu Shiva symbolisant volonté, savoir et action. L’air pénétré, il effectue des prières, répand des pétales de fleurs, récite des mantras, puis va s’immerger dans le fleuve sacré, entièrement vêtu de safran.

---

1. *The Demolition and the Verdict: Ayodhya and the Project to Reconfigure India*, Speaking Tiger, 2021.

2. *Narendra Modi. The Man. The Times*, Westland Publications Ltd., 2013.

Aucun de ses prédécesseurs n'avait transformé un acte de foi religieuse en un spectacle télévisé d'une telle ampleur. Même la construction du nouveau Parlement, à Delhi, donne lieu à une prière lors de la pose de la première pierre le 10 décembre 2020, avec Modi là encore en maître de cérémonie. L'inauguration du bâtiment, le 28 mai 2023, fait entrer la République indienne dans une autre dimension. Le Premier ministre s'allonge ventre à terre, devant une rangée de *sadhous*, ces anachorètes à la recherche du *moksha*, ultime stade du cycle des réincarnations, avant de brandir dans l'hémicycle de la Chambre des députés flambant neuf un sceptre d'or, sorti d'un musée pour l'occasion. Le Parlement du peuple, temple de la démocratie, est transformé en temple hindou.

Les analystes divergent sur la stratégie déployée. Pour les uns, Narendra Modi utilise la religion à des fins politiques. Pour les autres au contraire, il use de la politique à des fins religieuses. "L'ambition de toute sa vie semble être d'unir les hindous et de leur donner du pouvoir, afin qu'ils ne soient plus jamais dirigés par d'autres religions, comme ce fut le cas par le passé, d'abord l'islam, puis le christianisme", affirme le journaliste Ashutosh Gupta, ancien porte-parole du parti centriste Aam Aadmi Party<sup>1</sup>.

Une troisième explication va bien au-delà de ces deux thèses. Elle permet de comprendre ce qui se

---

1. "No, Modi does not use religion for politics", NDTV, 14 décembre 2021.

trame dans ce pays devenu en 2023 le plus peuplé au monde. Un pays qui ambitionne de jouer un rôle central dans la géopolitique mondiale, de devenir la nouvelle Chine, tout en œuvrant à l'intérieur de ses frontières à l'émergence d'une nation hindoue. Les nationalistes hindous ont attendu près d'un siècle pour qu'une idéologie baptisée "hindutva", l'hindouité, s'impose en Inde. L'heure de l'avènement a sonné. L'hindutva est aujourd'hui portée au sommet de l'État par un dirigeant nourri dès sa prime jeunesse de ce corpus idéologique. Un dirigeant qui s'efforce depuis deux mandats de réécrire l'histoire de l'Inde et de façonner son avenir, convaincu de la supériorité indienne et hindoue sur le reste du monde.



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Narendra Modi, fils d'une famille modeste de presseurs d'huile, est arrivé à la tête de l'Inde il y a dix ans et, à l'aube de nouvelles échéances électorales qui s'annoncent capitales pour l'avenir de ce géant asiatique, les planètes semblent désormais s'aligner pour lui.

Dirigeant du pays le plus peuplé, cinquième économie mondiale, le leader nationaliste est courtoisé de toutes parts, reçu avec faste et honneur à Washington comme à Paris ou au Caire. Cet animal politique formé dès son plus jeune âge dans la mouvance nationaliste hindoue croit faire oublier son passé sulfureux. Il reste pourtant habité par une idéologie d'extrême droite visant à asseoir la suprématie des hindous et la domination des hautes castes.

Septuagénaire aux allures de gentil grand-père, c'est un autocrate redoutable, narcissique et solitaire. À rebours des principes laïques et multiculturels qui animaient les pères de l'indépendance, il éloigne, lentement mais sûrement, l'Inde du camp des démocraties pour basculer dans un régime autoritaire et ultra-religieux, qui s'accompagne d'une répression féroce des minorités musulmanes et chrétiennes, d'un rétrécissement des libertés, de la mise au pas des opposants et de toute voix dissidente.

Des signaux que les dirigeants occidentaux s'efforcent de ne pas voir, obnubilés par le potentiel économique et stratégique de cette grande puissance émergente du Sud global.

*Sophie Landrin, journaliste, est cheffe du bureau du Monde à Delhi depuis 2019.*

*Guillaume Delacroix, journaliste, a été correspondant à Bombay de 2013 à 2021 pour Mediapart, puis pour Le Monde et Courrier international.*

Illustration de couverture : © Michael Pleesz, 2024

SOLIN/ACTES SUD

DÉP. LÉG. : FÉV. 2024  
21 € TTC France  
[www.actes-sud.fr](http://www.actes-sud.fr)

ISBN 978-2-330-18782-8



9